

Au CHUV, 6^e étage, oncologie ambulatoire, Michel Carron, 63 ans, vient de recevoir la troisième injection de Nivolumab, un produit qui devrait stimuler son immunité pour lutter contre son cancer généralisé.



«Je teste un nouveau traitement contre le cancer»

Michel Carron, 63 ans, connu comme le loup blanc en Valais, souffre d'un cancer incurable. Il fait partie des sept Romands qui participent à une étude d'immunothérapie pour vaincre le crabe. Témoignage d'un optimiste à qui rien ne fait peur.

Photos JULIE DE TRIBOLET - Texte MARIE MATHYER



«Tant qu'il y a un souffle, il y a de l'espoir»

Il sort de traitement, mais Michel Carron file retrouver l'univers des vivants et sa passion, le golf, au Golf Club de Lausanne. Ici, petite correction de son swing.

PHOTO: JULIE DE TRIBOLET

Texte MARIE MATHYER

On le compare parfois à Clint Eastwood. Même caractère dur et tendre, tendance redresseur de torts. Même propension à trouver l'embrouille à chaque coin de rue autant qu'à défendre la veuve et l'orphelin. En Valais, sa patrie d'origine, il est aimé et honni avec la même intensité. Lui, c'est Michel Carron, 63 ans, ancien footballeur et marchand de vin reconverti dans la politique et les affaires, passionné de golf et de grand air. On ne compte plus les fois où il a défrayé la chronique: la dénonciation de l'affaire Dorsaz à la Banque cantonale du Valais: c'est lui. La vidéo du député Xavier Bagnoud sniffant de la coke: c'est encore lui. Il s'est présenté quatre fois au Conseil d'Etat en candidat libre. Quatre non-élections, vécut comme autant de chances de vanter le multipartisme et la démocratie en terre valaisanne. Il se mêle de tout et donne volontiers son avis à qui tend l'oreille. Tant et si bien que, le jour où il a appelé sa femme, dont il vit séparé depuis vingt ans, pour lui apprendre qu'il avait un cancer, elle lui a dit: «Quoi encore? Qu'est-ce que tu as fait?»

Un cobaye pour la science
C'est pour cette tranche de vie qu'on parle de lui aujourd'hui. Parce qu'il y a trois ans Michel Carron s'est vu diagnostiquer un cancer primaire d'origine indéterminée, «une sorte de cancer généralisé». Après 26 chimios et 42 radiothérapies, il participe depuis début juillet à un essai clinique international. Dans le monde, seules 300 personnes, dont 20 en Suisse et 7 en Romandie, ont accepté de se faire injecter un produit, le Nivolumab, qui doit booster les défenses immunitaires du patient et lui permettre de combattre les cellules cancéreuses grâce à ses anticorps. Cette recherche (voir les explications ci-

après) autorise l'espoir d'une solution de remplacement à la chimiothérapie pour ceux qui souffrent et souffriront d'un cancer des poumons. Pour cela, Michel Carron a accepté de jouer au cobaye. «Je ne suis pas un saint-bernard et je n'ai pas la science infuse, nuance-t-il. Mais, puisqu'il n'y avait plus rien à perdre, je peux m'aider moi-même et aider les autres en même temps. Mon corps ne peut plus supporter de chimiothérapie: il ne me restait que les soins palliatifs.»

Tester un produit inconnu, se confronter à sa propre mort, combattre la maladie: face à toutes ces étapes, comment vit-on? A quoi pense-t-on? Voix claire et regard perçant, l'homme jure ne pas connaître la peur. «J'ai l'impression d'être immortel», assène-t-il, une aiguille dans le poignet. Il est au CHUV, sixième étage, oncologie ambulatoire. Il vient de recevoir sa troisième injection de Nivolumab et sort d'un scanner, un toutes les six puis toutes les douze semaines pendant un an. Le verdict, provisoire, est rassurant: les tumeurs n'ont pas grossi, le cancer semble s'être stabilisé. Ça tombe bien, Michel Carron est optimiste ascendant tétu. «Lorsque j'ai appris que j'avais un cancer, j'ai dit à mon oncologue: «Je n'ai pas de cancer et je n'en aurai jamais, car je suis contre.» D'ailleurs, si j'apprends qu'une connaissance a un cancer, je me dis: «Oh, le pauvre!» rétorque-t-il avec un sourire à ceux qui pourraient le confondre avec un malade.

Pour tenir informé ses proches sans que cette réalité pénètre son quotidien, il a fait de Facebook la plate-forme de son état de santé. Libre à chacun de le suivre. «Je me

suis toujours moqué de ce qu'on pense de moi. Je me fous qu'on me taxe d'impudique ou d'exhibitionniste. La seule chose que je ne voudrais pas, c'est blesser quelqu'un qui me lirait», ajoute-t-il en caressant quasi amoureuxment sa barbe de quelques jours. «Après mes chimios, j'ai été glabre pendant deux ans. Aujourd'hui, ça repousse et j'aime sentir cette nouvelle jeunesse, comme la première moustache d'un adolescent!»

«Ce combat, c'est ma face nord de l'Eiger»

En fait, les témoignages et les commentaires sur le réseau social racontent plutôt le besoin de communiquer et l'inspiration que cherchent ceux qui sont touchés par la maladie. Solange Peters, le médecin qui chapeaute la recherche sur le Nivolumab au CHUV, confirme. «Chez les patientes souffrant d'un cancer du sein, les groupes de parole sont très actifs. Ils permettent d'accumuler et de partager les expériences vécues. Bizarrement, les patients des autres cancers sont beaucoup plus silencieux. La page Facebook de M. Carron, fonctionne donc un peu à la manière d'un groupe de parole.»

Depuis le début, le Fulliérain a vécu les choses comme bon lui semble, à l'instinct. Le 14 juillet 2011, Michel Carron sort d'un tournoi de golf à Megève et se sent essoufflé. «J'ai attendu quelques jours, je pensais que cela allait passer.» Ça ne passe pas, le golfeur consulte. On lui parle de péricardite, avant de se raviser. Ses ganglions sont enflés, on l'envoie chez un pneumologue. Le médecin réalise une biopsie. A l'annonce du

«Mon karma, c'est la lutte, le combat»

résultat, l'amie qui l'accompagne s'effondre. Lui raconte: «J'ai toujours voulu escalader la face nord de l'Eiger. Là, j'avais franchi le point de non-retour, quand il faut y aller, il faut y aller.» Le soir même, il convie ses meilleurs amis dans un restaurant de Carouge pour «célébrer le combat à venir». «Ils étaient tous choqués, mais au dessert on se marrait déjà en se demandant à qui j'allais léguer tel ou tel club de golf!» De cette période, le Valaisan conserve surtout le souvenir de sa rencontre avec son oncologue genevoise. «Je lui ai dit: «Vous êtes mariée? Vous tenez à votre mari? Soignez-moi comme si j'étais lui.» Ce contact fort, cette complicité, il les juge essentiels pour survivre au crabe. «On ne peut pas guérir une maladie inguérissable, concède-t-il, mais on peut tout faire pour se battre.» Trois ans après le diagnostic, Michel Carron vit toujours, et plutôt bien. «J'ai la chance d'avoir très bien sup-

porté tous mes traitements. Je dois avoir de super anticorps, c'est sans doute pour cela que l'on m'a sélectionné pour cette recherche.» L'homme a cloisonné son existence. «D'un côté, il y a le Michel Carron de tous les jours. J'ai mis mes affaires en ordre, mais je vis comme avant. Golf, montagne, amis: je ne suis pas malade et je n'ai pas envie qu'on me bassine avec cela à chaque conversation. Et puis, de l'autre, chez le médecin ou pendant le traitement, je fais face comme un pro.»


«C'est lui ou moi, personne d'autre»

Une fois par semaine, il mange avec sa femme et ses deux grands enfants, 34 et 38 ans. Il voit ses deux petites-filles quand il peut. Dans son lit d'hôpital, soudain, sa voix se trouble. Le dur, limite fanfaron, a les larmes aux yeux quand il évoque sa famille, son «succès absolu». «Je ne veux pas trop dire «je t'aime»

«Le cancer, je n'en aurai jamais, je suis contre»

à mes petites-filles. Je n'aimerais pas trop qu'on s'attache. Pour ne pas qu'elles souffrent quand je ne serai plus là.» Il veut bien évoquer la maladie, l'inéluctable qui s'approche, mais à doses homéopathiques. Michel Carron veut rester le père. Il dit étrangement de ses fils qu'il est un peu leur frère, lui qui ne les pas beaucoup vus grandir, les mettant à distance pour ne pas les voir pris dans le tourbillon de ce qu'il appelle les «valaisanneries». Pour un peu, il s'étonnerait presque de les savoir touchés, sensibles face à la maladie qui semble si peu l'ébranler, lui.

Michel Carron ne nourrit aucun regret, sauf peut-être

celui d'avoir fait quelques dommages collatéraux lors de ses combats politiques. «Dans ma guerre contre le cancer, c'est lui et moi, personne d'autre. Je me bats contre moi-même. Pour mourir le plus tard possible. Mais si je dois disparaître, ce sera le sourire aux lèvres: j'ai eu une vie extraordinaire.» Choisir son heure, sa fin, tirer sa révérence quand la maladie s'apprête à gagner, y a-t-il songé? Il éclate de rire. «Jamais! Tant qu'il y a un souffle, il y a de l'espoir! Mon karma, ce n'est pas la maladie, la mort. Mon karma, c'est la lutte. Au cancer, je lui dis: «Viens toujours!» 

Solange Peters, spécialiste en oncologie pulmonaire, détaille les nouvelles armes de la médecine.

Quel est le principe de l'étude Birch, à laquelle participe Michel Carron et dont vous êtes responsable au CHUV?

C'est une étude parmi beaucoup d'autres qui évalue actuellement l'immunothérapie. L'idée est que, lorsque nous développons un cancer, notre système immunitaire s'y adapte et ne voit plus le cancer. Il le tolère et la maladie se développe, souvent rapidement. L'anticorps anti-PDL1, une protéine que l'on injecte dans cette étude lancée par Roche, va réactiver les globules blancs spécifiques au cancer et permettre de casser cette tolérance au niveau de nos cellules immunitaires. Nos cellules s'attaquent alors à cet hôte indésirable qu'est la tumeur. Parfois, on remarque une efficacité prolongée, comme un vaccin le permettrait, malgré l'arrêt du traitement. Dans certains cas, on note pourtant qu'au bout d'un certain nombre de mois la tumeur repart. Si cela se produit, il faut changer de traitement.

Comment se déroule cette étude?

La phase 2 a été lancée en début d'année. Après de très bons résultats en phase 1, on élargit aujourd'hui le test à des centaines de patients pour obtenir des résultats chiffrés. C'est une étude dite compétitive: de nombreux centres ouvrent dans le monde pour la tester. Lorsque l'étude atteint 300 participants, elle ferme, ce qui devrait se produire dans un à deux mois. Si un centre est trop lent pour activer l'étude, il perd la possibilité d'offrir ce traitement à



Michel Carron raconte son parcours de vie à Solange Peters qui dirige l'étude à laquelle il participe.

«L'immunothérapie est une révolution dans la lutte contre le cancer»

ses patients. En Suisse, nous sommes très actifs, nous comptons vingt patients, dont sept en Romandie.

Peut-on dire que nous assistons à une révolution dans la médecine contre le cancer?

Tout à fait. L'immunothérapie forme une nouvelle classe de traitement, après la chirurgie, la chimiothérapie et les rayons, développés progressivement et standardisés au cours du XX^e siècle.

Le procédé est-il efficace pour tous les cancers?

Certaines molécules sont déjà bien avancées dans certains cancers comme celui de la peau (mélanome), du poumon et du rein. Récemment, cela semble fonctionner pour le cancer de la gorge ou de la prostate, par exemple, et un certain degré d'activité peut être attendu dans

la plupart des types de cancer. Pour le mélanome, les médicaments seront en libre accès dans un mois.

Est-ce la fin des chimiothérapies dans le futur?

Ceux qui croient fermement à l'immunothérapie le pensent. Mais on en est loin. Au siècle prochain, c'est probable. Pour l'heure, l'immunothérapie reste un traitement à visée principalement de contrôle de la maladie, chez la plupart des patients, et non de guérison.

Que pensez-vous d'autres méthodes de traitement, l'ayurvéda, par exemple?

Nous soutenons tous les soins qui peuvent aider nos patients, qu'importe s'il s'agit d'effets somatiques ou psychosomatiques. Sous certaines conditions, nous sommes pour une approche plurielle où les thérapies se complètent.

En matière d'immunothérapie, à Lausanne, à quoi ressemble l'avenir?

Nous allons entamer un programme de modification des globules blancs. Extraits du corps des patients, ils sont traités en laboratoire pour devenir de véritables armes du futur une fois réinjectés au malade. Cette technique est aujourd'hui utilisée par le professeur Rosenberg à New York. Pour cela il faut des laboratoires particuliers, des salles blanches où les gens travaillent habillés en «cosmonautes» dans des conditions contrôlées. Le Conseil d'Etat vaudois a décidé de nous aider à construire une telle infrastructure, qui devrait voir le jour en 2016. C'est là que Lausanne va devenir pionnière. Alors, on pourra sans doute guérir certains cancers, oui. 



Un crédit de CHF 10'000.- et un taux d'intérêt annuel effectif entre 9,9% et 13,9% (marge de fluctuation du taux) entraînant sur une période de 12 mois un coût total compris entre CHF 521.- et CHF 723,20. Le taux d'intérêt dépend de la solvabilité du client. Au sens de la loi, l'octroi d'un crédit est interdit s'il occasionne un surendettement (art. 3 LCD). CREDIT-now est une marque de produit de BANK-now SA, Horgen.

Du jour au lendemain sans emploi: est-ce que je peux couvrir mon crédit contre ce genre d'accident de la vie?

Oui, avec notre garantie de crédit.

- ✓ En cas d'invalidité ou de chômage
- ✓ Prise en charge des mensualités
- ✓ 0800 40 40 42 ou credit-now.ch



Il y a toujours une solution